tous les problèmes y sont clairement et finement discutés. Madame Flamarion bénéficie, pour ce faire, d'une connaissance prodigieuse des textes, méthodiquement examinés, y compris avec les outils conceptuels de la critique la plus moderne, puisque Genette et Greimas sont astucieusement mis à contribution. Elle évolue avec aisance dans ce monde foisonnant, passant d'Aristote et de Sénèque aux théories pédagogiques et aux textes parallèles, sans jamais perdre de vue le contexte politique et social, sans jamais oublier que la pièce peut être le reflet de l'actualité. Il faut notamment souligner l'habileté avec laquelle elle parvient à accrocher à une étude tout à fait pertinente et précise du latin de Porée un développement généraliste sur le choix du latin au sein des écoles jésuites et sur les modèles de latinité. Après la thèse de J.-Y. Boriaud, sur Cabillau, voici largement ouverte la voie à des monographies qui profiteront de l'apport irremplaçable de ces quelque 529 pages, dont la prestigieuse collection de l'École française de Rome peut légitimement s'enorgueillir. Une réédition s'impose, les Muses de Madame Flamarion ayant besoin d'« être mouchées », ce qui nous semble presque inévitable dans un travail de cette ampleur et de cette qualité. La réussite de l'ouvrage, véritable somme sur le théâtre jésuite, sera alors complète.

H. Lamarque.

Mélanges et recueils divers.

La parole polémique, Études réunies par Gilles Declercq, Michel Murat et Jacqueline Dangel : Paris, Honoré Champion (Colloques, congrès et conférences. Époque moderne et contemporaine, n° 11), 2003, 549 pages, index des noms, index des notions.

L'intérêt de cet ouvrage se révèle dès son titre : en articulant autour de la notion de « parole polémique » les diverses contributions qu'il réunit, ce volume fait accéder pour la première fois au rang d'objet d'étude autonome une forme et une pratique du discours dont le champ d'extension dépasse aussi bien les frontières des genres littéraires que celles des diverses périodes historiques. Ce titre, à entendre comme un hommage au travail précurseur de Marc Angenot (*La Parole pamphlétaire*, Paris, 1982), ne doit cependant pas prêter à confusion : l'ensemble du recueil traite évidemment tout autant, sinon plus, d'écriture que de parole. En raison du caractère transgénérique de la catégorie de « polémique », l'approche interdisciplinaire qui a présidé à l'organisation du recueil, bien loin de ne remplir qu'une fonction d'agrément, représentait la condition même de la réussite de ce projet. Fruit des travaux d'un séminaire interdisciplinaire puis de la tenue d'un colloque en Sorbonne (septembre 1998), ce volume envisage en effet non seulement la tradition occidentale depuis la Grèce antique jusqu'au monde contemporain, mais s'attache également à offrir au sein de chaque période abordée les angles de questionnement les plus variés, de la rhétorique à la philosophie, de la poétique au droit, de la théorie de l'argumentation à l'idéologie politique.

Après une ouverture intitulée « Sur le statut du polémique » (p. 11-21), où Michel Murat et Gilles Declercq donnent au recueil les grandes lignes de son armature conceptuelle, l'ouvrage s'articule autour de quatre sections (« Philosophie » ; « Littérature » ; « Rhétorique et juridique » ; « Querelle et argumentation ») dont chacune s'efforce de préserver une organisation diachronique aussi large que possible.

La première section s'ouvre par le panorama que dresse Jacques Brunschwig de la polémique philosophique en Grèce, depuis les « deux Eris » d'Hésiode, dans lesquelles l'auteur voit les deux pôles de structuration des controverses philosophiques dans l'Antiquité (polémique par invective et polémique par réfutation), jusqu'à la polémique stéréotypée de l'âge post-alexandrin, en passant par l'*elenchos* socratique et la dialectique aristotélicienne. Après un article de Clara Auvray-Assayas mettant en lumière les enjeux de la revalorisation, dans les ouvrages philosophiques de Cicéron, de la *disputatio in utramque partem*, la section se conclut par une contribution consacrée au thème de la philosophie païenne dans les œuvres des polémistes chrétiens : Blandine Colot y éclaire la portée du combat que mène Lactance, dans ses *Institution divines*, pour montrer que la doctrine chrétienne est non seulement la seule *uera sapientia*, mais surtout qu'elle constitue une *religio* propre à garantir l'unité de l'empire romain, tandis que Bruno Bureau se livre à une analyse fine et très documentée du rôle joué par la référence à la philosophie païenne dans la polémique anti-pélagienne d'Augustin et, surtout, de Jérôme.

La deuxième section débute par un article de Jacqueline Dangel et Anne Videau consacré à la place, au rôle et à l'évolution de l'écriture polémique dans la littérature latine au I^er^ siècle avant et après J.-C., notamment à travers trois genres littéraires dont la complexité des rapports avec l'idéologie impériale est bien connue : la satire (Horace, l'*Apocoloquintose* de Sénèque), l'élégie (et principalement ce cas particulier de l'écriture élégiaque qu'est le *Contre Ibis* d'Ovide) et l'épopée virgilienne. Pour sa part, Pierre Laurens, en se penchant sur l'histoire de l'épigramme polémique depuis l'*Anthologie grecque* jusqu'à la controverse entre Boileau et les Jésuites de Trévoux, livre une contribution qui pourrait tout à fait servir d'appendice à son *Abeille dans l'ambre* (Paris, 1989). Pascal Debailly s'intéresse à la rupture qu'opéra Théophile de Viau avec l'esthétique satirique de Mathurin Régnier et met en lumière le déclin de l'*ethos* du poète satirique, tandis que Jean-Charles Darmon dégage avec beaucoup de finesse les dimensions les plus paradoxales de l'esthétique libertine de la pointe dans les écrits de Cyrano de Bergerac. La section s'achève par un article de Denis Labouret consacré à la réflexivité de l'écriture polémique dans les œuvres des écrivains pamphlétaires du XIX^e^ siècle et de la première moitié du XX^e^ siècle.

Pierre Chiron ouvre la troisième section par une étude diachronique du *logos eskhèmatisménos* (ou *oratio figurata* chez Quintilien), cas particulier de la parole polémique, puisque l'affrontement direct y est évité au profit d'une pratique discursive manipulatoire visant à dire une chose pour en signifier et/ou en obtenir une autre. Marc Baratin s'intéresse quant à lui au caractère labile de la place de la polémique dans les traités de rhétorique de Cicéron et Quintilien et montre comment, avant même que le concept de polémique ne soit véritablement élaboré, Quintilien « le condamne à être sulfureux » (p. 262). Après une communication d'Albert W. Halsall (« Figures de la véhémence chez Shakespeare et Hugo ») vient un article de Michèle Ducos qui constitue un utile complément à celui de J. Dangel et A. Videau (cf. *supra*) : l'auteur y détaille les dispositions prises à l'encontre des propos et écrits polémiques dans l'arsenal juridique romain (loi des XII Tables, *lex Cornelia de iniuriis*, *lex de maiestate*...) et montre « comment le développement de la littérature conduit à préciser le droit, et comment le droit peut à son tour influer sur le développement de la littérature » (p. 283). Une communication de Patrick Wachsmann sur les jurisprudences contemporaines en matière de droit de la presse et de diffamation (droit comparé et droit français) clôt cette partie.

La dernière section accorde une place privilégiée aux théories de l'argumentation, à la « nouvelle rhétorique » de C. Perelman et à la « nouvelle dialectique » de

F. van Eemeren : Gilles Declercq y analyse l'instabilité terminologique, axiologique et épistémologique de l'argument *ad hominem*, Christian Plantin met en lumière, par l'étude d'un corpus d'articles de presse, la banalisation de la notion de polémique dans le débat public et Ruth Amossy examine l'emploi de l'argument *ad hominem* dans la lettre ouverte de Julien Benda à Romain Rolland (*Billets de Sirius*, Paris, 1917). On pourrait alors être en droit d'estimer que la communication de Michel Magnien, qui présente de manière vivante et détaillée les formes de la polémique dans la querelle du cicéronianisme, serait davantage mise en valeur dans la section « Littérature ». Le volume se referme sur une importante étude de Marc Angenot consacrée au « dialogue de sourds » entre anarchistes et socialistes de 1880 à 1914.

On l'aura compris, *La parole polémique* est un recueil très stimulant par la diversité même des approches qu'il propose et par l'originalité de l'objet d'étude qu'il s'est choisi. L'équilibre y est soigneusement respecté entre les contributions de synthèse et les articles d'analyse ; l'index des notions s'avère être un outil extrêmement profitable pour suivre l'évolution de tel ou tel concept à travers les différentes périodes abordées ; quant aux rares erreurs typographiques que l'on pourra relever çà et là, elles n'altèrent en rien la grande qualité des travaux réunis.

Stéphane Itic.

Literatura, politica y sociedad en el mundo grecolatino : antecedentes y relaciones con la actualidad, editoras : D. Estefania, M. Dominguez, M.T. Amado, 'Cuadernos de Literatura Griega y Latina', III : Madrid/Santiago de Compostela, 2001, 243 pages.

Ce recueil sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'intéressent au message multiple de l'antiquité classique, même si les auteurs procèdent souvent par juxtaposition sans prouver la « réception » précise, et si plusieurs études ne tiennent pas la promesse générale.

Il était piquant de chercher la survivance de l'« utopie comique » de l'antiquité (A. Melero, p. 7 s.) dans les utopies modernes ; certes les références de la poésie grecque sont probantes, le florilège d'Aristophane significatif, mais pourquoi négliger les utopies sociales de Plaute, qui suggèrent l'irrévérence sociale des Saturnales (voir notre *Otium*..., 1966, p. 118-119) ? Pourquoi négliger l'apport à l'utopisme moderne, de More aux réformateurs du XVIII^e^ siècle et aux « socialistes utopiques » — souvent cultivés ? L'essai rapide de J.L. Arcaz Pozzo ne prouve guère que la « révolution » des *neôteroi* ait une dimension sociale perçue par les modernes. L'héritage des satiriques et de Martial n'a-t-il pas laissé des traces plus nettes dans la littérature espagnole ? Sa bonne étude sur le pouvoir politique de la parole à Rome permet à J. Lorenzo (p. 43 s.) de souligner la permanence des *topoi* et des procédés de la rhétorique politique et militaire : ne serait-il pas utile de systématiser le catalogue, et d'étendre la confrontation au-delà de ce que La Bruyère appelait « l'éloquence de la chaire » ? Voir la note 36, p. 55. M.T. Amado Rodriguez a livré une enquête très précise sur les apports de la littérature gréco-romaine, notamment de la poésie, à la 'literatura gallega', du Moyen Âge au XX^e^ siècle : rémanences mythologiques et historiques, présence des héros grecs des guerres médiques et des « oppresseurs romains », qui exalte les combats de l'indépendance ; le » lyrisme » grec et latin a laissé des traces visibles dans la poésie galicienne, Martial par exemple (p. 110 s.), et l'auteur apporte à l'appui de sa thèse les histoires de la

littérature espagnole (p. 113 s.) : le *carpe diem* a fait école, autant que l'héroïsme homérique.

Les deux essais qui suivent ont pour dessein de traiter la survivance de l'astrologie (E. Calderon, p. 127 s.) et de la médecine gréco-romaine (J. Carro Otero, p. 153 s.). Il serait injuste de contester la valeur de ces « précis » scientifiques, étayés par une riche bibliographie. Les bases théoriques de la *mathesis* chaldéenne, le système du zodiaque et des planètes, la transmission et les altérations du savoir astrologique dans l'Antiquité sont une contribution à l'histoire de la science antique, qui se développe dans nos études, mais l'apport « moderne » n'est pas très explicite. La même remarque vaut pour la médecine gréco-romaine, dont J. Carro Otero (p. 153 s.) choisit de présenter, en une riche anthologie, les attestations archéologiques régionales, squelettes de la Coruña, ex-votos, inscriptions funéraires ; il serait peut-être plus probant d'étudier, en Lusitanie, la survie des sites thermaux romains.

On relèvera, pour terminer, deux essais denses en culture gréco-romaine, et qui cernent bien un héritage permanent. R. Cortes Tovar (p. 161 s.) a centré son propos sur l'apport gréco-romain « au comportement moderne à l'égard de la femme » : la poésie grecque, le lyrisme amoureux, bien dominés, éclairent une certaine émancipation de la femme, mais l'infériorité juridique inscrite dans le *Digeste*, source d'une certaine misogynie moderne, et l'exemplarité morale de la *materfamilias* (éloges funèbres ; lyrisme civique et édifiant) auraient pu être approfondies. Le dernier essai sur *La Filosofia del buen gobierno* de D. Estefania (p. 197) explore bien l'héritage du platonisme politique dans la doctrine du « bon roi » et l'exemplarité des grands chefs d'Athènes (p. 202 s.), mais la partie latine (idéologie augustéenne ; système de la monarchie chez Sénèque et Dion Chrysostome) reste un peu sommaire (p. 213-215) : à partir du *De Republica* se dessine une problématique des régimes, de leurs principes dominants et de leurs failles, dont notre époque peut mesurer la pérennité : danger du totalitarisme, parfois hypocrite (comme dans les *Res Gestae*), déviations anarchiques de la « liberté » démocratique, limites d'une « philanthropie » évergétique qui peut créer des « assistés » au détriment de l'énergie créatrice. Auguste l'a pressenti ; Cicéron l'explicite dans le *De Officiis*.

Jean-Marie André.

« Docente natura ». *Mélanges de médecine ancienne et médiévale offerts à Guy Sabbah*. Textes réunis par Armelle Debru et Nicoletta Palmieri avec la collaboration de Bernard Jacquinod : Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2001.

Ce volume, qui regroupe un ensemble de quinze contributions en hommage à Guy Sabbah, s'inscrit dans la série des Mémoires du Centre Jean Palerne. C'est en effet à Guy Sabbah que le Centre Jean Palerne doit, sinon son existence, du moins son domaine d'excellence, puisque c'est lui qui orienta, au début des années 1980, les recherches et les publications du Centre vers un champ encore peu étudié : la littérature médicale latine, comme le rappelle avec émotion Bernard Jacquinod dans la Préface. Aussi les quinze articles de ce recueil portent-ils tout naturellement sur la médecine ancienne et médiévale.

Comme Armelle Debru et Nicoletta Palmieri le soulignent dans l'introduction, ce recueil touche à la philologie, la linguistique et l'histoire, certains articles abordant plusieurs de ces axes.

1. Dans « La production de la voix. Anatomie-physiologie des organes phonateurs dans les textes latins » (p. 15-42), Frédérique Biville étudie la façon dont les Romains, après les Grecs, ont décrit le phénomène de la production de la voix et dénommé les organes phonateurs : elle fonde sa recherche sur un vaste corpus de textes, comprenant aussi bien des ouvrages à vocation encyclopédique ou médicale, que des ouvrages ayant trait à la philosophie, à la rhétorique et à la grammaire, et s'étendant sur une période qui va de Lucrèce à Isidore de Séville. À travers la diversité de ces textes, l'auteur reconstitue leur représentation de la phonation, caractérisée par trois étapes, en analysant méthodiquement tous les termes utilisés. Par cette étude exemplaire de rigueur et de précision, le sens complexe de ces termes, qui appartiennent essentiellement au fonds latin, et leur relation avec les conceptions antiques de la production du son et de sa nature sont parfaitement mis en évidence.

2. L'utilisation et l'adaptation de la terminologie latine à la description précise du processus respiratoire sont étudiées par Armelle Debru dans « *In respiritu* (*Nat. Deor.* II, 136) : l'expression de la respiration en latin » (p. 43-67). Après avoir identifié les quatre groupes lexicaux latins qui permettent de décrire la respiration (*anima*, *spiro*, *halo* et *flo*), elle analyse l'emploi des termes dérivés chez Cicéron, Celse, Pline l'Ancien et Sénèque. Son analyse met en lumière les difficultés qu'ont éprouvées les Latins pour définir les différentes étapes de la respiration avec le matériel linguistique dont ils disposaient (et les difficultés qui en découlent aussi pour les traducteurs modernes qui n'ont pas toujours bien compris le résultat de ces efforts). Au terme d'une étude menée avec clarté, l'auteur fait apparaître le manque d'uniformisation du vocabulaire latin de la respiration, et souligne enfin sa pauvreté remarquable quant aux substantifs désignant l'inspiration.

3. Dans « Wer liest, der findet. Versprengte kleinere Stücke medizinischer Werke in mittelalterlichen Handschriften » (p. 69-90), Klaus-Dietrich Fischer propose une illustration pratique et savante du travail minutieux que requiert l'édition des textes. Il montre ainsi tout l'intérêt que peut offrir la tradition indirecte constituée par les *excerpta*, insuffisamment exploités parfois, pour l'établissement d'un texte. Son propos est illustré par l'analyse de deux textes, l'un de Cassius Felix, 82, l'autre de Gargilius Martialis (*med* 23-25), et les comparaisons détaillées qu'il établit avec des *excerpta* inédits lui permettent de proposer des éclaircissements et des corrections fort convaincantes.

4. C'est au *De medicina* de Cassius Felix qu'Anne Fraisse s'intéresse dans « Cassius Felix et le méthodisme », (p. 91-104) : elle enquête sur les éléments qui témoignent de l'influence de la secte méthodique et axe son étude sur une comparaison de cet ouvrage avec les *Maladies* de Caelius Aurelianus, qui reprennent l'œuvre de Soranos, célèbre représentant du méthodisme. Une analyse détaillée met en évidence ces ressemblances, mais aussi de nombreuses variantes textuelles, qui invitent à poursuivre la recherche par une comparaison des versions de ces deux auteurs avec celle de Soranos sur un texte consacré aux symptômes de la suffocation. À la lumière des correspondances frappantes entre Soranos et Cassius Felix, l'auteur pose la possibilité d'une utilisation directe des ouvrages de Soranos par Cassius Felix.

5. Dans un article à visée linguistique, « Le cerf contre les serpents (Plin. *Nat.* 28, 149-151) : deux lectures » (p. 105-111), Françoise Gaide propose une double lecture d'un passage de Pline : la première lecture fait l'inventaire des croyances et des usages mentionnés par Pline concernant l'efficacité du cerf contre les serpents, en éclairant le sens des diverses indications reprises par le naturaliste et en les mettant en relation avec la représentation du monde qu'ont les Anciens ; mais une seconde lecture relève les signes linguistiques marquant l'adhésion ou la distancia-

tion de Pline par rapport à ses sources. L'auteur en conclut que Pline n'est pas, comme le pensent certains, un compilateur « amassant sans vergogne une documentation stupide », mais qu'il fait preuve d'une démarche rationnelle, autant que le permettaient les croyances de l'époque.

6. Ivan Garofalo, dans « Note e emendati ai commenti alessandrini a Ippocrate e Galeno » (p. 113-131), propose des améliorations et des corrections à trois textes latins : la version latine du commentaire de Ioannes Alexandrinus à *Épidémies VI*, édité par C. D. Pritchet (1975) ; le commentaire de Stéphanos du *Ad Glauconem* de Galien, dans la nouvelle édition de K. Dickson (1998) ; les fragments du commentaire de Palladios au *De sectis* de Galien, d'après l'édition de G. Baffioni (1958). Grâce à une approche méthodique fondée, selon les cas, sur des comparaisons détaillées entre les textes des différents manuscrits et éditions, l'éclairage de passages d'Hippocrate et de Galien, ou le recours à la tradition arabe, l'auteur propose un grand nombre de corrections, souvent convaincantes. L'article comporte en annexe une bibliographie des textes étudiés.

7. Dans « La médecine vétérinaire de Némésien, *Cynegeticon*, vv. 283-289 : la saignée de printemps des chevaux » (p. 133-135), Valérie Gitton s'intéresse au développement que Némésien consacre à l'élevage des chevaux dans les *Cynégétiques*, texte poétique de la fin du III^e^ siècle de notre ère, où la « saignée de printemps » ou saignée préventive trouve sa première mention. Par la comparaison de ce texte poétique avec les textes techniques grecs et latins d'Apsyrtus, Chiron et Végèce, l'auteur cherche les sources possibles de Némésien ; elle s'intéresse aussi aux raisons de l'opposition que ces textes manifestent à l'égard de cette pratique qu'ils détaillent pourtant très soigneusement, et analyse les deux explications théoriques qu'ils donnent pour justifier ce geste. À la lumière de ces éléments, l'histoire et l'évolution de cette thérapeutique particulière sont retracées avec beaucoup de clarté.

8. Sous un titre humoristique « Un éléphant peut en cacher un autre, ou comment sauter du coq à l'âne peut mettre la puce à l'oreille » (p. 157-176), Danielle Gourevitch passe avec verve des expériences de Galien sur le cœur de l'éléphant à la « maladie-éléphant », nom métaphorique de la lèpre antique, qui, entre autres rapprochements possibles, évoque la ressemblance de la peau des malades atteints avec celle de l'éléphant. Après avoir rappelé que la lèpre et le cancer sont parfois rapprochés chez les médecins anciens et cité quelques cas de guérisons miraculeuses de la lèpre, l'auteur s'attache au problème de savoir si la lèpre était à leurs yeux contagieuse ou non et par quelles voies ; elle conclut que Galien, même s'il ne veut pas se l'avouer, n'ignore pas la possibilité d'une transmission de la maladie par contagion entre les hommes.

8. Danielle Jacquart, dans « Les douceurs de Jean Le Lièvre (m.1418) » (p. 177-191), souligne la place de plus en plus importante que la composante diététique a prise dans la médecine depuis le V^e^ siècle avant J.-C. jusqu'au XV^e^ siècle de notre ère, où les échanges entre art culinaire et art médical se multiplient. C'est ainsi que Jean Le Lièvre, illustre médecin et maître régent de la Faculté de médecine de 1392 à 1418 à Paris, propose dans son livre de thérapeutique, *Instructio secundum communia instrumenta practice maxime experta*, outre les remèdes que l'on trouve ordinairement dans ce type d'ouvrage, des recettes de réconfortants et de douceurs aux vertus digestives dont la fabrication revient à l'apothicaire ou au médecin. Grâce à l'étude qu'elle fait de ces recettes, dont elle cite le texte latin en annexe, l'auteur contribue à faire connaître un aspect peu connu de l'activité du praticien médiéval, qui fait du plaisir gustatif un auxiliaire efficace de l'art médical.

9. Innocenzo Mazzini étudie le thème de la médecine dans la correspondance de Fronton, afin de cerner les conditions médico-sanitaires de l'époque et de définir

plus précisément le niveau des connaissances médicales de Fronton et de Marc-Aurèle (« La medicina in Frontone e Marco Aurelio », p. 193-207). Analysant ensuite un petit nombre de passages, il les compare aux textes d'auteurs médicaux contemporains ou antérieurs. Les points de convergence qu'il relève l'amènent à conclure à la justesse des notations médicales chez Fronton et à dresser un tableau précis des conditions de santé et de thérapie dans les classes riches et élevées de la société du IIe siècle de notre ère.

10. Dans « Nouvelles remarques sur les commentaires à Galien de l'école médicale de Ravenne » (p. 209-247), Nicoletta Palmieri se propose d'apporter des éléments éclairant la question controversée de l'existence à Ravenne au VIe siècle de notre ère d'un centre médical actif. Sa lecture approfondie du groupe de quatre commentaires de Galien, dont le manuscrit *Ambrosianus* G 108 est le témoin principal, lui permet d'étayer l'hypothèse de la production de ces textes à Ravenne. En outre, par l'examen de la tradition du *De sectis*, l'analyse des citations hippocratiques, que l'on trouve dans les différents ouvrages, et des tournures linguistiques souvent complexes et obscures, elle apporte des éléments utiles pour éclairer la question du statut de ces textes, compilations nouvelles rédigées en latin ou traductions d'originaux grecs perdus.

11. Amneris Roselli examine dans « Le doti del medico nella cura delle malattie croniche : Aretaeus III 1, 2 » (p. 36, 11-13 Hude) (p. 247-255), la traduction par Laënnec d'un passage du *prooemium* du livre 1 d'Arétée (*Des causes et des signes chroniques des maladies*, éd. M. D. Grmek, 2000), où se trouvent précisées les qualités que doit posséder le médecin qui soigne les maladies chroniques. Dans cette étude, qui s'inspire des remarques de Deichgräber sur l'interprétation du *prooemium*, l'auteur part d'une comparaison suggestive avec les vers 277-278 du chant XIII de l'*Iliade*, pour étudier en détail les termes employés par Arétée et en préciser la traduction. L'analyse fine de ces termes permet de donner à la figure du médecin un rôle plus actif que ne le suggère la traduction de Laënnec, la rapprochant ainsi de la représentation hippocratique du médecin qui combat la maladie.

13. Dans « Alcune note sulle *Compositiones* di Scribonius Largus » (p. 251-272), Sergio Sconocchia livre quelques éléments du commentaire aux *Compositiones* de Scribonius Largus, qu'il prépare pour une seconde édition de ce texte. Dans la première partie de l'article, il confronte des passages de la lettre dédicatoire de Scribonius à des passages de Celse, pour appuyer sa conviction, déjà exprimée ailleurs, que ce sont bien les médecins méthodiques qui y sont attaqués ; dans la seconde partie, il compare les titres de l'index de l'ouvrage au texte des recettes, afin de confirmer l'authenticité de cet index ; dans la troisième partie enfin, il commente quelques passages des recettes, et rappelle certains points de ses études précédentes sur la terminologie technique que Scribonius a créée en latin.

14. Les « Désignations de l'antidote en grec ancien » sont étudiées par Françoise Skoda (p. 273-291) : elle montre que le terme d'*antidote*, employé par la médecine moderne pour désigner un contre-poison, renvoie en grec à plusieurs dénominations que l'on peut répartir en trois groupes de termes, selon qu'ils sont formés sur le thème ἀλεξ-, composés avec ἀντι-, ou préfixés en ἀ-privatif. Elle analyse ensuite avec clarté les dénominations relevant de chacune de ces catégories, en montrant leur formation, leur emploi et leurs sens, sans se limiter aux seuls textes médicaux. Grâce à cette étude riche et exhaustive, il apparaît que seules deux dénominations grecques correspondent à la signification unique de *contre-poison*, alors que la plupart des autres termes analysés ont le sens ambivalent d'*antidote* ou de *remède*, la distinction n'étant pas toujours aisée à faire dans certains cas.

15. Le dernier article du recueil, de Manuel E. Vasquez Buján, « Connaissance directe ou tradition commune ? Pour une relecture des références de Jérôme à Hippocrate et à Galien » (p. 293-312), se propose d'étudier la présence de citations médicales dans des textes qui n'ont pas vocation scientifique : après avoir donné ainsi quelques exemples chez saint Augustin, l'auteur s'intéresse de façon plus détaillée à Jérôme, chez qui il relève plusieurs expressions témoignant de connaissances médicales. Analysant ensuite les références faites à Hippocrate, l'auteur constate que, en dépit de leur nombre, elles relèvent d'une connaissance superficielle, et il met en garde contre l'idée qu'elles témoigneraient d'une connaissance directe que Jérôme aurait de Galien : en effet, il y voit plutôt le souci de Jérôme de donner une apparence érudite à son œuvre, et invite à rechercher la source de ses citations médicales dans la tradition des commentaires aux œuvres hippocratiques et dans la littérature médicale de son époque.

C'est enfin sur un utile *Index locorum* (p. 313-329) et une bibliographie complète des Mémoires du Centre Jean Palerne que s'achève l'ouvrage.

Beau volume donc que cet hommage à Guy Sabbah, dont il faut encore une fois souligner l'intérêt tant pour les spécialistes des langues anciennes et les philologues que pour les historiens des sciences et le public moderne qui s'intéresse à la médecine.

Joëlle Jouanna-Bouchet.

Le Nain de Tillemont et l'historiographie de l'Antiquité romaine, coll. « Colloques, congrès et conférences sur le Classicisme », n° 3 : Paris, Honoré Champion, 2002, 540 pages, index.

Ce fort volume consiste en l'édition (matériellement très soignée, à l'exception de quelques coquilles, de curieux « transcodages » de grec dans certaines notes, et d'erreurs de pagination en début de table des matières) des actes d'un colloque international ; organisé par le Centre Lenain de Tillemont, celui-ci se tint à la Fondation Singer-Polignac les 19 et 20 novembre 1998 et à l'Institut de France le lendemain, à l'occasion du tricentenaire de la mort du grand historien de l'Empire et de l'Église que fut (et reste) le savant janséniste Sébastien Lenain de Tillemont (1637-1698). Entre l'Introduction (11 p.) de Br. Neveu et la Conclusion (4 p.) de J. Fontaine s'insèrent 29 communications, qui peuvent atteindre jusqu'à 33 pages ; il ne saurait être ici question de faire plus que d'en donner, avec l'auteur de l'Introduction mais avec moins de détail encore, un aperçu qui les « groupe par affinités ».

On distinguera donc : 1) celles qui « s'attachent plus particulièrement au déroulement de la vie, à la formation, au commerce avec les milieux savants, à l'influence des traditions historiques et des travaux contemporains » : l'esquisse biographique de Tillemont (Br. Neveu) ; sa première formation religieuse à Port-Royal (J. Lesaulnier) ; ses liens avec les Bénédictins de Saint-Maur (P.-O. Hurel) ; avec Dom Ruinart (Fr. Dolbeau) ; avec l'historiographie anglicane (J.-L. Quantin) ; avec l'érudition italienne des XVI^e^-XVII^e^ siècles (Chr. Castandet) ; — 2) celles qui étudient en Tillemont l'historien de Rome : son utilisation des sources épigraphiques (Fr. Prevot) ; son anticipation de la méthode prosopographique (E. Paoli) ; son recours scrupuleux aux sources profanes pour l'*Histoire des empereurs* (Fr. Paschoud) ; sa vision de l'Empire romain (J.-P. Martin) ; des empereurs « persécuteurs » Maximin Daia et Julien l'Apostat (N. Belayche), puis des empe-

reurs de Julien à Théodose (H. Savon) ; enfin de la chute de l'Empire (Cl. Sotinel) ; — 3) celles qui s'intéressent à Tillemont historien du christianisme : sa peinture contrastée de Constantin avant et après 326 (L. Pietri) ; sa vision embarrassée des relations délicates entre saint Cyprien et le Siège Apostolique (P. Mattei), et du pontificat romain en général (Br. Neveu) ; la place des Pères cappadociens (M. Alexandre) ; la figure de Priscillien (J. Vilella) ; la présentation du manichéisme (M. Scopello) ; de l'arianisme (A. Martin) ; des controverses christologiques du v^e^ siècle (Chr. Fraisse) ; de Cassien (A.-M. Vannier) ; de Pélage (Y.-M. Duval) ; de saint Augustin (J. Laporte) ; de Vigilance (Br. Beaujard) ; de Paulin de Nole (J. Desmulliez). — Enfin, on lira ici un essai sur la biographie de saint Louis par Tillemont, publiée au XIX^e^ siècle seulement (S.-M. Pellistrandi), un autre sur la fortune du janséniste Lenain au XIX^e^ siècle (Ph. Boutry-Ph. Levillain), et un dernier sur l'histoire du laboratoire C.N.R.S., aujourd'hui consacré à l'étude du christianisme ancien et de l'Antiquité tardive, qui porte depuis 1971 le nom de Lenain de Tillemont, mais que H.-I. Marrou avait depuis bien plus longtemps déjà placé sous le patronage de cet érudit à la Sorbonne (A.-M. Guillaumin).

Ce riche ensemble de contributions évalue avec beaucoup de savoir, de sérieux et d'esprit critique (au meilleur sens du terme) les écrits volumineux d'un savant parfois un peu myope, mais dont l'œuvre ordonnée à l'histoire du Salut et très soucieuse d'orthodoxie — ce qu'il serait inutile ou ridicule de déplorer chez un homme de son temps — impressionne encore aujourd'hui par son honnêteté et sa solidité. On ne peut de fait que souscrire à la Conclusion de J. Fontaine, qui rappelle comment « la silhouette indissociablement spirituelle et intellectuelle de Tillemont », par sa « conviction du caractère inséparable de l'histoire du christianisme et de celle de Rome », sa « constance à asseoir les bases critiques d'une nouvelle histoire de l'Église » et sa pratique intensive des relations scientifiques jusque dans la solitude du cabinet, nous propose, avec les aménagements requis, bien entendu, « une éthique du chercheur » pour aujourd'hui, et nous invite à multiplier dans nos propres enquêtes les collaborations interdisciplinaires, ce dont ce beau colloque a donné un fructueux exemple.

Vincent Zarini.

Présence de l'Antiquité grecque et romaine au XX^e^ siècle. Actes du colloque tenu à Tours (30 novembre - 2 décembre 2000), textes réunis par Rémy Poignault, Collection *Caesarodunum* XXXIV - XXXV bis : Tours, Centre de Recherches A. Piganiol, 2002, 566 pages avec illustrations.

« La référence à l'Antiquité n'est pas nostalgie passéiste. Loin d'entraîner un repli frileux, c'est une source vive pour affronter les questions du présent et offrir à l'expression du moi et à la création une palette infinie en ses métamorphoses. L'Antiquité est suffisamment différente de nous pour fournir une distance nécessaire à une prise de conscience et suffisamment proche pour permettre le jeu de l'analogie. Mais si l'on veut que cette distance ne devienne pas un gouffre et que les hommes ne soient pas coupés de leurs racines, il appartient à notre temps d'assurer l'enseignement des langues anciennes et de la civilisation gréco-romaine. L'Antiquité, bien loin d'être fossilisée, est sans cesse à réinventer ». Cette belle réflexion de R. Poignault non seulement introduit le colloque (p. 10), mais surtout dit l'énergie avec laquelle l'auteur de *L'Antiquité dans l'œuvre de Marguerite Yource-*

nar : littérature, mythe et histoire, Bruxelles, Latomus, 1995, 2 vol., a voulu que se déploient magnifiquement plusieurs séries d'études placées sous le signe du Phénix renaissant.

Cinq thèmes ont été proposés : « Figures mythiques et historiques revisitées », « Culture antique et création littéraire », « L'Antiquité hors des livres », « Enjeux modernes de l'Antiquité » et « Le grec et le latin : des langues mortes ? ». Nous rappellerons, pour chacun d'eux, le titre des communications présentées.

Le premier thème a réuni les contributions de P. Brunel sur « Erato », F. Lecocq sur « Le renouveau du symbolisme du phénix au XX^e^ siècle », G. Teissier sur les « Sirènes homériques au XX^e^ siècle : de Kafka à Lampédusa », J. Vons sur « Ariane ou les anamorphoses du mythe au XX^e^ siècle », S. Luciani sur « ''Les dieux sont de retour'' : mythologie et poésie dans l'œuvre de René Char », M. Brémond sur « La mythologie grecque comme moyen de penser la crise », E. Évrard sur « Henry Bauchau, *Œdipe sur la route* », R. Bréchon sur « L'*Antinoüs* de Pessoa », M. Perrin sur « Traduction de *Sapho* et présence saphique dans l'*Œuvre poétique complète* de Renée Vivien », R. Poignault sur « Fronton revu par Pascal Quignard » et A.-M. Monluçon sur « Trois versions romanesques de l'exil d'Ovide : de l'anachronisme à l'analogie ? »

À propos du second thème, nous pouvons lire des textes concernant « La bibliothèque décadente : tradition latine et modernité au tournant du siècle » par A. de Longevialle, « Pierre Louÿs et l'Antiquité » par J.-P. Goujon, « La Grèce nietzschéenne de Saint-John Perse » par M. Chehab, « « ... La Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce ». Le cas de Henri Bosco » par B. Neiss, « Larbaud, Montherlant et quelques auteurs latins » par E. Wolff, « Gabriel Matzneff : *Roma rediuiua* » par P. Duroisin, « Pour une archéologie des images des ombres et de la mort : réécrire Virgile, chez Leonardo Sinisgalli » par J. Labarthe-Postel et « L'Antiquité, vivier de la science-fiction » par P.-L. Malosse.

Neuf communications détaillent le troisième thème : S. Humbert-Mougin s'intéresse à la « Présence des tragiques grecs sur la scène française au tournant du siècle dernier », D. Vermaelen à « *Syringa* ou les fragments d'Orphée », R. Chevallier à « Matisse et l'Antique », M. Badet à « Picasso, Pompéi, Biarritz ou l'influence des fresques antiques pour le décor de la Villa Mimoseraie », A. Jonsson à « La mythologie gréco-romaine, source d'inspiration chez les peintres surréalistes : R. Magritte et P. Delvaux », N. Surlapierre à « L'Acropole en béton armé », P.-J. Dehon au « gore » « D'Homère à Wes Craven », R. Martin à « *Hercule*, de Walt Disney, ou l'assassinat d'un mythe » et Ph. Fleury à « La Rome antique sur l'Internet ».

Le quatrième thème est traité par A. Ciocârlie dans « Cioran face au miroir de l'Antiquité », R. Kahn dans « L'ombre portée de la latinité tardive : Erich Auerbach et le « drame » de la philologie », M. R. Chiapparo dans « Le mythe de la *Terza Roma* ou l'immense théâtre de la Rome fasciste », Ch. M. Ternes dans « Le débat sur l'impérialisme romain, de Mommsen à l'époque postmoderne », Y. Benferhat dans « Le rouge contre le noir : les épicuriens et la politique vus à travers le prisme de la Guerre d'Espagne », F. La Brasca dans « Concetto Marchesi (1878-1957). Parcours d'un latiniste engagé », D. Aranjo dans « Antiquité gréco-latine et littérature comparée » et Ch. Imbert dans « Le retour à Rome ou les enjeux d'une modernité archaïque ».

Deux contributions (seulement ?) pleines d'humour et de sensibilité servent, pour ainsi dire, de conclusion tout en se rapportant au cinquième thème : ce sont celle de G. Lacaze, »A la recherche du grec perdu. Le grec retrouvé... » et celle de G. Immé, « Le latin moderne, non pas un exercice intellectuel, mais une passion du cœur ».

Nous avons là un volume d'une très grande richesse (G. Immé insiste opportunément sur la vitalité du latin tel que nous pouvons encore et toujours le parler grâce au *Lexicon Recentis Latinitatis*, Libreria Editoria Vaticana, Città del Vaticano, vol. I, 1992, vol. II, 1997), dont la lecture est captivante, tant l'intérêt se renouvelle d'un sujet à l'autre. Le Phénix...

E. Delbey.